

aussi fondamental ? Saint Thomas d'Aquin tourna la difficulté en imaginant que, sur la prière de saint Grégoire, Trajan avait été rendu momentanément à la vie terrestre, et, que le Pape lui ayant aussitôt conféré le baptême, il avait pu connaître ensuite le sort des justes. L'explication, pour subtile qu'elle fût, convainquit tout le monde. Et ce fut, dès lors, pour les âmes tendres une grande douceur de ne plus mettre en doute le salut de Trajan.

La légende a reçu de Dante une admirable consécration. Au dixième chant du *Purgatoire*, il nous décrit le bas-relief dont la vue arracha des larmes au pape Grégoire. Avec un art merveilleux, avec un sentiment extraordinaire de la couleur et de la forme, le poète évoque à nos yeux toute la scène : le « prince romain rayonnant de gloire » ; devant lui, la jeune veuve, *una vedovella*, en larmes et « s'accrochant au mors du cheval » ; autour d'eux, la foule piaffante des cavaliers ; enfin, dominant le cortège, « les aigles d'or agitées par le vent ». Un dialogue sublime entre la veuve et l'Empereur achève la vision.

A cinq siècles et demi de distance, la légende a inspiré un second chef-d'œuvre, aussi pathétique, aussi éclatant : le tableau d'Eugène Delacroix qui est au Musée de Rouen.

LES THERMES DE CARACALLA

Les bains à Rome. — Les grandes voûtes romaines.

C'est au soleil couchant et par un soir d'été qu'il faut voir ces ruines pour la première fois : l'image qui s'en grave dans le souvenir ne s'efface plus. Ces immenses débris rougeâtres, ces hauts murs écroulés, ces énormes piles béantes, ces colossales voûtes crevées, ces saillies étranges et ces grands trous obscurs, ces contrastes violents de la lumière et de l'ombre, tout ce chaos monstrueux et fantastique fait songer aux restes d'une ville cyclopéenne que les Titans auraient foudroyée.

On a peine à se figurer qu'un pareil édifice n'était qu'un établissement de bains. Depuis le règne d'Auguste, l'usage des thermes était devenu la fonction la plus absorbante sinon la plus importante de la vie romaine. On se baignait chaque jour et, durant la belle saison, plusieurs fois par jour. Mais le plaisir de se laver n'était pas le seul qui attirât le public

dans ces établissements. C'étaient aussi des lieux de réunion, analogues aux gymnases des villes helléniques et aux cercles des capitales modernes. On y trouvait des jardins pour la promenade, des péristyles pour la conversation, des salles pour la lecture et le repos, une palestra pour les jeux athlétiques, des stades pour les courses, des exèdres pour les conférences littéraires, sans compter les magasins, les parfumeries, les restaurants, — bref tout le confort matériel et moral que pouvait réclamer une société oisive, fastueuse et raffinée. Agrippa, Néron, Vespasien, Titus avaient enchéri l'un sur l'autre pour doter Rome des thermes les plus magnifiques. Caracalla réussit à surpasser tout ce qu'on avait fait avant lui (217) : La façade sur la Voie Appienne mesurait plus de trois cents mètres. Toutes les proportions de l'édifice étaient gigantesques. Une des salles, le *laconicum* ou étuve, se composait d'une coupole presque aussi large que celle du Panthéon et portée sur deux étages d'arcades. La décoration n'était pas traitée avec moins de grandeur. Le marbre, le porphyre, l'albâtre, le jaspe, le granit, le basalte étaient prodigués pour le revêtement des murs, pour les colonnes, les piscines et les vasques. De superbes mosaïques recou-

vraient le sol. Des caissons peints ou dorés faisaient briller les voûtes. Les plus célèbres statues, parmi lesquelles le *Taureau Farnèse*, la *Vénus* du Musée Chiaramonti, la *Vénus Callipyge*, l'*Hercule* et la *Flore* du Musée de Naples, le *Dionysos* du British Museum, ornaient les salles et les portiques. Dans ce luxe, on aurait assurément relevé plus d'une faute de goût. Mais tout ce qui est de la construction ne peut qu'être admiré. Le système des voûtes maçonnées y atteint son plus haut degré de maîtrise. Importée d'Asie au début de l'ère impériale, cette manière de bâtir offrait le triple avantage d'être expéditive, économique, et de s'adapter aux programmes les plus vastes. Elle convenait donc merveilleusement aux exigences de l'époque. Il fallait construire vite, en effet; car la volonté des empereurs ne souffrait pas de retard. Il fallait aussi couvrir d'énormes espaces; car la population de la capitale croissait chaque jour, en même temps que ses besoins devenaient plus variés. Le procédé nouveau exigeait, il est vrai, une main-d'œuvre considérable; mais ce n'était qu'une main-d'œuvre grossière, à vil prix et que les nations vaincues fournissaient inépuisablement. Un temple grec, où le moindre détail avait sa valeur, où la coupe

et la pose de la pierre comportaient les raffinements les plus délicats, ne pouvait être construit que par des artistes. Mais pour élever ces massifs de blocage, ces voûtes de béton et ces armatures de briques, n'importe quels bras suffisaient. Aussitôt que l'architecte avait tracé le plan sur le terrain, des milliers d'hommes, dirigés par quelques artisans, s'y installaient. Sous la poussée de leur effort machinal, l'ouvrage progressait vite. Les piles, les arcs, les coupes surgissaient de terre, comme par miracle. En peu de mois, l'édifice apparaissait dans ses lignes essentielles, avec ce caractère de hardiesse, de puissance et de stabilité que, par un étrange paradoxe, Rome rechercha d'autant plus dans ses monuments qu'elle inclinait davantage vers sa ruine.

LES CATACOMBES DE SAINT-CALIXTE

Les formules décoratives. — L'image du Christ. — Allégories et symboles. — Les premiers états de la conscience chrétienne.

Dès l'origine, les chrétiens eurent à cœur de n'être pas séparés dans la mort et d'attendre, l'un à côté de l'autre, loin des païens, l'accomplissement des espérances communes. Leurs tombes se groupèrent d'abord entre la Voie Ardéatine et la Voie Appienne. Avant même la fin du premier siècle, il s'était formé là des cimetières importants, qui plus tard ont reçu les noms de Saint-Calixte, de Domitille et de Saint-Sébastien (1).

(1) Primitivement, le nom de « Catacombes » ne désigna que le cimetière de Saint-Sébastien. C'est là, dans la crypte de la Platonie, que les restes des Apôtres Pierre et Paul furent mis en sûreté, lors des persécutions du troisième siècle. C'est là aussi que, pendant le moyen âge, l'imagination des pèlerins localisa toute la légende catacombale.